

Amsizreg : Asemmas n unadi deg tutlayt d yidles n tmaziyt. Bgayet.



Tacarit (volume) 01. Uṭṭun (issue) 02.
Aseggas (year) 2024.



Yers ass 29/07/2024. Yettwaqbel ass 09/12/2024. Yeffey-d ass 26/12/2024

Haddad, M. (2024). Alphabet tifinagh: De la portée symbolique d'une écriture et de la nécessité de sa réappropriation. *Ussnan*, 01(02), 42-72.

Alphabet tifinagh : De la portée symbolique d'une écriture et de la nécessité de sa réappropriation

Agemmay n tfinay : azal azamulan d talsa n tririt-is

Mohand HADDAD¹

Université de Béjaia, Algérie, mohand.haddad@univ-bejaia.dz

Agzul

Awal deg uḍris-agi newwi-t-id yef tfinay. Agemmay-agi, ma nwala-t d asentel asnilsan, yewwi-d ad nzer amek ara t-nesseqdec (ma nezmer at-nesseqdec) deg temsal i s d-tegla tetrarit. Nebya ad nzer d acu-t wazal azamal yerzan ar ugemmay-agi. Wissen ma yebeddel seg zik yer wassa ? D acu n wassayen yellan gar-as d yigemmayen nniḍen ? Amer ahat, d netta i d llsas iseg d-ufrazen. Yewwi-d tamuyli-nney ad tbeddel acku tamliit n ugemmay-agi meqqret. Seg-s ahat i d-kkan tuget n yisekkilen yettwassnen tura deg Tefriqt n Ugafa, deg Unezruf ney deg wagrakal s umata.

Awalen-tisura : Agemmay alibi, Ihri azamal, tfinay, tiririt n wayla, tiririt n wazal

¹ Maître de conférences, docteur en Sciences du langage. Il est enseignant-chercheur au Département de Langue et Littérature françaises, Université de Béjaia. Tout en portant un intérêt particulier aux langues d'Algérie, notamment l'amazigh, il intervient principalement sur des thématiques ayant trait à la gestion des langues (glottopolitique) et aux conflits que celle-ci est supposée éviter ou ceux qu'elle engendre. Il s'intéresse autant aux valeurs symboliques, gouvernant les modes de vie sociaux. Ses publications portent essentiellement sur l'analyse de ces objets, en tant que faits de discours, et sur la situation sociolinguistique de l'Algérie vue sous l'angle de ses rapports face à l'identité.

Tifinagh alphabet: The symbolic significance of a writing and the need for its reappropriation

Abstract

These few lines deal with the need to revisit the Tifinagh alphabet, as a semiotic object, in light of the demands of modernity. It will be a question of investigating (and wondering about) this object through the symbolic significance that it has conveyed throughout History. What is the basis of this symbolic significance? Would this be the same today? What are the relationships of this writing with other alphabets? Its contribution to the constitution of these needs to be reviewed and its role has been too neglected on the scale of all of North Africa, the Sahara and the Mediterranean rim in the development of the writing signs in circulation in this region of the world.

Keywords : Libyan alphabet, reappropriation, (re)valorization, symbolic capital, tifinagh

Résumé

Ces quelques lignes traitent de la nécessité de revisiter l'alphabet tifinagh, en tant qu'objet sémiotique, à l'aune des exigences de la modernité. Il sera question d'interroger (et de s'interroger sur) cet objet à travers la portée symbolique qu'il a véhiculé à travers l'Histoire. Qu'est-ce qui fonde cette portée symbolique ? Celle-ci serait-elle la même de nos jours ? Quels sont les rapports de cette écriture avec les autres alphabets ? Son apport dans la constitution de ceux-ci est à revoir et on a que trop négligé son rôle à l'échelle de toute l'Afrique du Nord, du Sahara et du pourtour méditerranéen dans l'élaboration des signes d'écriture en circulation dans cette région du monde.

Mots-clés : capital symbolique, libyque, réappropriation, tifinagh, (re)valorisation

Alphabet tifinagh : De la portée symbolique d'une écriture et de la nécessité de sa réappropriation

Notre interrogation initiale devait porter surtout sur cette posture à travers laquelle s'opère (de nos jours et à travers l'Histoire) une « dévalorisation » de cet objet sémiotique qu'est l'alphabet tifinagh. Cette « dévalorisation » s'articule surtout autour des origines de cet objet –très souvent présenté comme objet exogène– et autour du rôle qu'il a joué, ou qu'il pourrait jouer –souvent minimisé pour ne se voir fonctionnel que dans les sphères informelles. Cette posture s'est manifestée (et se manifeste) chez les étrangers aux sociétés amazighes, mais aussi chez les Amazigh(ophone)s. La quasi-totalité des chercheurs (étrangers ou autochtones) sont davantage portés à croire que le tifinagh viendrait d'une autre contrée (non amazighe) plutôt que de postuler une origine autochtone. Cette écriture n'a jamais été à l'origine de grandes productions artistiques. Elle a longtemps demeuré une écriture de sable prête à chanter un amour impossible ou la beauté d'une amante inaccessible. Elle n'a jamais été conçue comme outil de science ou de production discursive de grand volume et/ou de grande importance.

Il n'y a pas lieu, pour nous, de nous limiter à voir en cette « dévalorisation » une conséquence de la colonisation et/ou une fabrication due aux discours (des) « dominants » sans avoir à l'interroger plus profondément. Les discours présentant cet objet

comme autochtone ou comme écriture originale ont souvent été marginalisés ou vus comme étant l'œuvre de militants en mal de légitimité scientifique. Même dans le domaine de la science, les enjeux (idéologique, politique, économique ou autres) peuvent parfois peser dans les conclusions auxquelles pourrait aboutir une étude.

Ainsi, d'aucuns seraient amenés à accorder peu de crédit à l'affirmation selon laquelle l'alphabet latin dériverait du tifinagh². Notre propos n'est pas de juger du bienfondé de cette assertion. Nous nous interrogeons plutôt sur le pourquoi de certaines postures qui jugeraient, de prime abord, cette affirmation comme ne relevant pas du scientifique car le propos porte sur l'idée de comparer entre deux objets sémiotiques (deux alphabets) que l'on considère habituellement de « valeurs différentes ». L'affirmation va ainsi à l'encontre de ce qui est, depuis longtemps, considéré comme acquis. Elle nous mène à devoir considérer un objet appartenant à une civilisation grandiose comme étant tributaire, à ses origines, d'un autre jugé de moindre importance car n'ayant même pas donné lieu à une littérature conséquente. Cela paraîtrait comme négateur d'une évidence.

² Nous faisons ici référence à l'hypothèse élaborée par Mebarek-Slaouti Taklit (2004) selon laquelle les caractères latins tireraient leur origine de l'alphabet tifinagh.

A propos de cet alphabet, Slaouti-Mebarek Taklit écrit : « [l']origine de l'alphabet latin semble être un fait acquis, connu depuis le XVème siècle après J.C. et aucun fait nouveau n'a permis jusqu'ici de remettre en question une origine depuis longtemps admise : l'origine phénicienne » (2004, p. 06). Il en va ainsi de certaines « réalités » scientifiques bâties sur des fondements souvent non vérifiés et qui finissent par devenir des « vérités absolues » qui ne permettent, dès lors, aucune possibilité d'envisager autrement la valeur (réelle et symbolique) de ces objets sémiotiques.

Nous posons, à partir de là, l'hypothèse que le tifinagh, à l'instar de beaucoup de ces objets ayant subi le regard du dominant, pour reprendre la terminologie de Pierre Bourdieu, ne pourrait retrouver leur valeur réelle au sein de la société qui les a enfantés que si l'on s'efforçait à un travail sur les représentations que l'on développe à propos de ces objets. Il faudra d'abord, pour ce faire, recourir au principe de « positivation » qui se résume en l'idée d'aider ces usagers à la (re)prise de confiance dans les valeurs propres à leur société. Par extrapolation, la langue censée être véhiculée par cette écriture, l'amazigh (ou les variétés de l'amazigh), pourrait figurer ainsi comme objet sémiotique auquel est rattaché un capital symbolique qu'il faudra autant redynamiser. Pour ce faire, nous posons qu'il est nécessaire de croire en la possibilité d'actualiser ces objets et en leur capacité à affronter les exigences

Alphabet tifinagh : De la portée symbolique d'une écriture et de la nécessité de...

modernes. C'est là l'aspect essentiel de la problématique que nous aimerions traiter à travers ces quelques lignes.

1. La question de l'origine

Nous situerons d'abord notre propos sur le plan symbolique. En un second temps, nous disséquons de quelques données « plus » historiquement fondées, ou supposées telles.

Rares sont les peuples qui cultivent ou qui ont cultivé une légende ou un mythe à propos de l'origine de leur écriture. Plus rares encore sont les langues qui ont adopté un système d'écriture qui leur soit propre. De ce ministre chinois à quatre yeux, Tsang-Kié (Cang Jie), qui aurait inventé l'écriture chinoise en observant les empreintes des animaux ; jusqu'à Cadmos, ce prince phénicien de la mythologie grecque, qui aurait été à l'origine de l'introduction de son alphabet en Grèce, il semblerait que l'attribution symbolique d'une origine mythique à l'écriture soit un fait des « grands peuples ».

Les peuples amazighs ont développé, eux aussi, d'une certaine manière, un mythe à propos de l'origine du tifinagh. Mais celui-ci est principalement connu chez les Touaregs. Un personnage mythique du nom de *Aniguran*, ou encore *Amamellen*, serait à l'origine du tifinagh. Il est intéressant de relever que ce personnage, très positivement représenté, n'est pas, pour autant, au centre du pouvoir. Il est doué d'une intelligence critique et d'une forte indépendance d'esprit doublée d'une grande capacité d'analyse et

d'adaptation face à l'ordre établi incarné par la figure des « chefs » (*Imenukalen*). Mais *Aniguran* ne représente pas l'ordre officiel. Il n'est pas au centre, avec les *chefs*, mais il est, quelque part, en périphérie, même s'il est reconnu légitimement comme ayant un pouvoir.

Cette représentation participe de cette même dynamique qui a fait de la société amazighe une société orale bien qu'elle ait donné naissance à l'un des premiers alphabets de l'Humanité. Ceci a fait dire à Hélène Claudot Hawad, experte de la société touarègue que : « la présence d'une écriture aussi ancienne dans une société où l'oral prédomine a de quoi intriguer » (2005, p. 08). A nos yeux, c'est plus encore la place que la société assigne à cette écriture et la posture qu'elle adopte à son égard qui intriguent. Dans la symbolique de ces postures adoptées, cette écriture, si elle n'est pas minorée, n'est pas au centre mais à la périphérie, à l'image de son inventeur qui « se présente en effet comme une figure des marges. [et qui ...] vit volontiers à l'écart du monde, dans le désert » (Claudot Hawad, 2005, p. 06). La (re)présentation que l'on a donc (plus précisément, que les Touaregs ont) de cette écriture et de son inventeur, nous donne à voir un objet se situant du côté de « la subversion, formant le contrepoids indispensable à l'ordre établi » (Claudot Hawad, 2005, p. 06), comme pour ne pas succomber à la voix sécurisante de celui-ci –l'ordre établi– afin de pousser les limites de l'innovation et de la créativité pour permettre à la société d'évoluer.

Le nom *Tifinagh* viendrait, selon une « croyance populaire », de l'expression *tifin nnegh*, signifiant en amazigh, *notre trouvaille*. Bien qu'elle ait été reprise par l'un des premiers auteurs³ à s'être intéressé aux études amazighes, cette explication quelquefois mise en avant est scientifiquement infondée. Il s'agit là d'une étymologie populaire ne trouvant aucun appui scientifique pouvant la justifier. Le locuteur, (ici un pluriel (*notre - nous*) renvoyant au groupe – peuple(s)- censé avoir trouvé (yufa) - créé – cet alphabet, aurait donc attribué un nom (*tifinagh*) à cette *trouvaille* pour la distinguer de celle d'un autre. Comme s'il voulait signifier : *ils ont leur alphabet, nous avons le nôtre*. Ce nom cacherait donc une réaction face à un état de fait : les peuples du monde ont leur alphabet, nous avons (trouvé) le nôtre.

Mais ceci ne nous éclaire nullement sur l'étymologie réelle de ce nom ni sur son sens. Dissertant plus généralement du premier alphabet attesté en Afrique du Nord, le libyque, Karl-G. Prasse rappelle cette difficulté à attribuer une origine bien concrète à cet alphabet. Il écrit à ce propos : « l'origine de l'alphabet libyque est inconnue. ... Toutes les tentatives de le dériver des hiéroglyphes égyptiens, des alphabets sud-arabique, grec, ibérique, voire phénicien - punique, n'ont pas réussi jusqu'ici à fournir la preuve

³ Il s'agit d'Alfred Judas qui écrit que *tifinagh* « paraît composé de l'affixe nag' pronom de la première personne du pluriel dans le sens possessif, et d'un thème taf -que cet auteur renvoie à l'éthiopien- [...] Le mot berber signifie donc notre écriture, nos lettres, l'écriture propre aux Berbers » (1862, p. 166).

décisive » (1972, p. 146). Mais cela n'empêche pas cet auteur de postuler prudemment que « l'hypothèse d'une origine phénicienne est renforcée non seulement par la forme similaire de 6 lettres, mais aussi par le nom actuel de l'alphabet : tiffinagh » (Prasse, 1972, p. 146).

En somme, même s'il y a divergence de points de vue à propos de la provenance du tiffinagh, l'hypothèse la plus retenue est celle de l'origine phénicienne. Beaucoup d'auteurs sont d'accord sur celle-ci à l'exception, principalement, de James Germain Février et Gabriel Camps. Mais il faut noter que les avis sont devenus plus nuancés dans les recherches les plus récentes. En référence à ce point de vue qui fait plus précisément dériver le tiffinagh du punique, Salem Chaker et Slimane Hachi notent dans ce sens que :

même si tiffinagh signifiait bien à l'origine « (les) puniques », cela n'établit pas l'origine punique de l'écriture : une dénomination n'est jamais un discours objectif sur l'origine. La référence éventuelle aux Puniques est nécessairement d'une nature autre qu'une proclamation de l'origine. (Chaker & Hachi, 2000, p. 9, repris dans Chaker, 2023, p. 310)

Dans ce même texte cosigné, l'objection à l'idée de cette origine punique paraît plus directe quand nous lisons : « l'écriture néo-punique, aux tracés souples et onduleux, peut difficilement avoir donné naissance à des formes aussi anguleuses et géométriques que celles que l'on rencontre dans l'écriture libyque » (Chaker & Hachi, 2000, p. 8).

Alphabet tifinagh : De la portée symbolique d'une écriture et de la nécessité de...

D'autres auteurs plaident en faveur d'une origine autochtone. En faisant de ce nom un terme propre au tamacheq, Jean Servier écrit:

Tifinagh est le pluriel de Tafineq qui signifie caractère d'écriture en tamacheq. Par extension, tifinagh désigne toutes les gravures et les peintures aussi bien que les caractères alphabétiques. On peut même dire que c'est ce dernier sens qui prévaut en certains cas. (2003, p. 31)

Reprenant le point de vue d'Aghali Zakara et de Jeanine Drouin, Ait Ali Yahia Samia souligne que ces auteurs « apparentent ce terme à celui de « assefinegh » auquel ... on attribue le sens d'expliquer par rapport à ce qui est « aghabar » caché » (2008, p. 40). Toujours en référence à une origine autochtone, S. Chaker et S. Hachi écrivent : « [...] on a pu récemment établir qu'il existe en touareg [...] un verbe əfnəy " écrire " (əfnəy fəll akal = " écris sur le sol ") ; ... qui ouvre la possibilité d'une étymologie proprement berbère ... » (Chaker & Hachi, 2000, p. 9, repris dans Chaker, 2023, p. 311)

Chaker et Hachi font référence ici à une origine indigène du nom lui-même. Mais ils ne tranchent pas tout à fait en faveur d'une origine autochtone de la pratique de l'écriture. Il y aurait nécessairement, selon eux, une influence extérieure. Dans l'encyclopédie berbère, Chaker affirme que « tout un faisceau d'indices objectifs va dans le sens d'une formation endogène, sur la base de matériaux locaux non alphabétiques, sous l'influence forte d'un alphabet sémitique, probablement le phénicien » (Chaker,

2008, paragr. 15). En somme, il plaide, en nuancant son propos, en faveur d'

une dynamique socio culturelle largement interne à la société berbère », tout en précisant qu'« il semble bien que cette approche nuancée – une émergence endogène, au contact d'une civilisation porteuse de l'écriture – est désormais admise par la majorité des spécialistes » (Chaker, 2008, paragr. 22).

En référence à la posture de Chaker face à cette écriture, Ait Ali Yahia Samia a relevé que cet auteur « avait opté pour une origine phénicienne dans ses premiers écrits, ensuite il a modifié sa position en optant pour une origine autochtone » (2008, p. 37).

2. Les premières manifestations

Bien qu'il n'y ait pas de certitude totale relativement à la datation des premières traces de cette écriture, tout porterait à croire que quelques inscriptions remonteraient au 2^{ème} millénaire av. J.C. Carthage étant fondée un millénaire plus tard (vers 800 av. JC), il serait donc certain que le tfinagh est antérieur à la présence des Phéniciens en Afrique du Nord. Dans ce sens Mebarek Slaouti Taklit affirme : « La comparaison du phénicien et du libyque basée sur l'économie du signe linguistique prouve l'antériorité du libyque par rapport au phénicien et non le contraire » (2015, p. 88).

Mais en termes de datation précise, la seule inscription offrant une certitude assez raisonnable se trouve être celle de Dougga (Tunisie) qui remonte à 139 avant J.-C. Il s'agit là d'une stèle bilingue (libyque-punique) en l'honneur du roi Massinissa. Mais les

manifestations de l'écriture en Afrique du Nord remonteraient à plus loin selon Chaker et Hachi qui soulignent que : « l'écriture berbère existait déjà depuis plusieurs siècles quand les habitants de Thugga ont rédigé leur dédicace à Massinissa (-139/-138) » (Chaker & Hachi, 2000, p. 3, repris dans Chaker, 2023, p. 299).

Les auteurs s'étant penchés sur l'histoire du tifinagh affirment pour beaucoup d'entre eux que cet alphabet remonte au moins jusqu'à la fin du monde antique qui a vu l'apparition des premières civilisations de l'écriture. Chaker, encore lui, affirme que « les inscriptions les plus anciennes ont pu être datées du VI^e siècle avant J.C. » (2002, p. 01).

Cet auteur affirme ailleurs que dès le capsien des manifestations d'art géométrique sont déjà observées (Chaker, 2023, p. 304). Avec S. Hachi il relève que, vers la phase caballine apparaissent des motifs qui vont finir par « constituer les trames de l'art rural sub-actuel et actuel berbère » (Chaker & Hachi, 2000, p. 6, repris dans Chaker, 2023, p. 304).

Ce sont ces éléments qui ont fini par « produire un certain nombre de caractères alphabétiques comme le chevron, les traits parallèles, les traits croisés, les traits isolés qui constituent les formes élémentaires à partir desquelles il est possible de former l'alphabet libyque dans sa totalité » (Chaker & Hachi, 2000, p. 6, repris dans Chaker, 2023, p. 304). Il est donc posé une évolution naturelle qui a nécessité du temps mais qui a abouti au tifinagh et au libyque en tant

qu'alphabet quelques siècles plus tard. Mais avant cette affirmation, Chaker avait plaidé en faveur de l'idée « d'écarter l'hypothèse d'une genèse locale spontanée, sans aucune influence externe » car pour lui :

il n'y a pas au Maghreb de tradition d'écriture pré-alphabétique (syllabique ou idéographique) qui autoriserait à retenir l'idée d'une formation totalement indigène : l'alphabet ne peut naître brutalement sans un long processus antérieur de perfectionnement à partir d'autres types d'écriture. (2002, pp. 3-4)

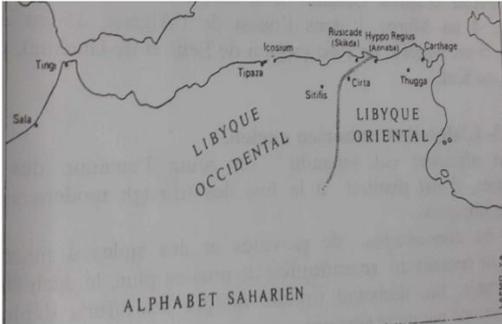
3. Libyque / Tifinagh : alphabet unique et pluriel

Nous avons plus utilisé le terme *tifinagh* dans les lignes qui précèdent, mais nous aurons à discuter de cet autre terme, renvoyant à la même réalité, le *libyque*. Il est à préciser que *tifinagh* a jadis été plus spécifiquement utilisé en lien avec les inscriptions des Touaregs. Bien qu'on puisse parler d'alphabets (au pluriel), il n'y a pas, à dire vrai, plusieurs alphabets.

Le plus juste serait de dire que le libyque est l'ancêtre du tifinagh. Mais il n'est pas faux de parler de sous-variantes géographiques quand il s'agit du libyque autant que du tifinagh. Globalement, quand il s'agit des « anciens alphabets » amazighs, on distingue *le libyque occidental, le libyque oriental et l'alphabet saharien* ou *tifinagh*. Voici leur répartition telle qu'établie et reproduite par certains auteurs :

Figure 1

Répartition des alphabets



Carte élaborée par S. Chaker (1984, p. 246), cité par Ait Ali Yahia Samia (2008, p. 32).

3.1. Libyque occidental

On le retrouve dans la partie occidentale de l'Afrique du Nord. Il occupe précisément la partie occidentale de l'Algérie et du Maroc. Il y a moins d'inscriptions de cet alphabet par rapport à celui oriental mais il renferme des signes supplémentaires que celui-ci ne connaît pas.

3.2. Libyque oriental

Il apparaît en Tunisie (Nord-ouest) et en Algérie orientale. Les limites de ces alphabets ne sont pas très étanches. Bien que l'on s'entende que l'est de Sétif constitue sa limite occidentale, des inscriptions de type oriental sont retrouvées même en Kabylie (Ait Ali Yahia. 2008, p. 29).

3.3. Alphabet saharien ancien / tfinagh

Il était (est) en usage dans toute l'étendue des zones sahariennes. Bien qu'on donne souvent *tfinagh* comme son

synonyme, certains auteurs affirment qu'« il est distinct à la fois des tfinagh modernes et des alphabets libyques » (Ait Ali Yahia, 2008, p. 31). Résumant cette situation, Chaker écrit :

Pour les périodes anciennes, on distingue traditionnellement au moins trois alphabets différents. Deux appartiennent clairement à la période antique : le libyque occidental et le libyque oriental ; le troisième, l'alphabet saharien ou tfinagh ancien, est plus difficile à dater et s'étend sans doute sur une période allant de l'antiquité à la période médiévale. (2023, p. 284)

L'un des écueils en rapport au travail sur ces alphabets renvoie à la difficulté de l'établissement des valeurs de certains caractères les composant. Cela est d'autant vrai pour l'alphabet occidental. Celui oriental cause moins de difficultés, ses caractères ont pu être déchiffrés grâce aux inscriptions bilingues punique-libyque (Chaker, 2023, p. 285).

4. De l'art préhistorique aux caractères alphabétiques

Un certain nombre d'études a prouvé l'existence de « fil conducteur » entre les premières manifestations de l'art en Afrique du Nord et les éléments ayant abouti aux caractères formant l'alphabet tfinagh-libyque. Il est, de nos jours, une certitude que certaines manifestations de cet art remontent au temps les plus reculés, dès la période caballine, selon certains auteurs (Chaker, 2023).

Des auteurs ont ainsi souvent relevé que tous les signes de cette écriture existaient déjà dans les gravures rupestres. Mebarek T.

Alphabet tifinagh : De la portée symbolique d'une écriture et de la nécessité de...

affirme à ce propos : « Tous les signes de l'écriture libyco-berbère existent dans les gravures rupestres en tant que symboles ou signature et font partie intégrante de l'art berbère traditionnel jusqu'à nos jours » (2004, p. 82).

Ainsi, une tradition remontant au moins à l'antiquité est perpétuée et demeure vivante même de nos jours. Cette poterie de Djemila sur laquelle figure une représentation d'une abeille est, à vrai-dire, un support pour la perpétuation d'un symbole, parmi d'autres, encore vivant dans l'esprit des potières amazighes. Le symbole, en lui-même, renvoie à la vie et à la renaissance (renouveau) (Moreau, 1976, p. 152).

Figure 2

Poterie berbère. Djemila.



(Moreau J-B., 1976, p. 152)

Soulignons que le passage du représentatif au symbolique ne s'est pas effectué en un temps court. Aussi, faudrait-il rappeler, comme le note Mebarek que « [p]lus les signes sont anciens, plus ils sont représentatifs » (2004, p. 77).

Pour leur part, Chaker et Hachi résument bien le « déroulement » de cette évolution en écrivant :

Nous postulons [donc] que les matériaux nécessaires à l'émergence de l'alphabet libyque ont été rendus disponibles à haute époque, par le mouvement de schématisation et de stylisation à base géométrique caractérisant l'art rupestre pré- et protohistorique dès la période caballine. Ces outils graphiques [...] vont investir de nombreux domaines d'activité de l'Imaginaire et de la symbolique berbères : l'art de représentations, le système de marquage et d'appropriation et, enfin, l'écriture. (Chaker & Hachi, 2000, p. 11, repris dans Chaker, 2023, p. 268).

Analysant différents signes anciens - idéogrammes de la Chine archaïque, signes soniques de Chypre ancienne (4000 ans av. J. C.), de l'Inde, du Turkestan -, Moreau aboutit à la conclusion que « tous les signes reproduits sont identiques à ceux que l'on trouve dans les tatouages, les peintures murales et sur les poteries ou tissages berbères » (1976, p. 21). Dans le même sillage, S. Chaker et S. Hachi affirment que « certaines des figures attestées dans le caballin se retrouvent nettement à la fois comme caractères alphabétiques et comme motif du décor berbère dont on sait qu'ils reçoivent encore aujourd'hui une interprétation sémantique » (Chaker & Hachi, 2000, p. 5, repris dans Chaker, 2023, p. 302).

En somme, les premières manifestations de l'art en Berbérie témoignent ainsi d'une dynamique de symbolisation qui a abouti à toutes ces formes qui ont fini par jouer le rôle de graphème trouvant place au sein d'un alphabet. C'est ce qu'attestent plusieurs auteurs à

Alphabet tifinagh : De la portée symbolique d'une écriture et de la nécessité de...

l'exemple de G. Camps quand il affirme en substance, à propos de l'écriture libyque, que tous les signes de cette écriture existaient déjà dans les gravures rupestres.

Dès lors, il serait plus que légitime de poser que l'influence exercée par cet alphabet sur les autres écritures est des plus importantes, sinon plus que décisive dans l'émergence et l'évolution de beaucoup d'alphabets à travers le monde. Il est urgent de dénoncer cette posture fondée sur la négation de tout apport de cet alphabet et qui, de surcroît, considère comme exclu de tout champ de discussion le fait de poser cet apport comme sujet à débattre. Pourtant, la preuve en est faite que ces signes remontent à des âges fort lointains. Bien avant la naissance de plusieurs langues. Et il est aisé de présenter un aperçu de leur évolution et de la dynamique à partir de laquelle ils ont donné lieu à différents autres alphabets. C'est ce que nous tenterons de voir dans le point qui suit.

5. Libyque / Tifinagh ... à l'origine d'autres alphabets

5.1. Aux origines de certains caractères

Des ouvrages ont commencé à voir le jour et certaines voix ont, depuis quelques années, assumé pleinement, avec l'argumentaire nécessaire, l'idée qu'un bon nombre d'alphabets viendraient du libyque. Mais à dire vrai, cette idée remonte à quelques décennies déjà, car un auteur tel que Jean-Bernard Moreau postulait déjà (1976) le fait depuis les années soixante-dix. L'affirmation avec laquelle il entame l'introduction de son ouvrage

est lourde de conséquences. Nous lisons ainsi dès les premières lignes : « les Aziliens (du nom du mas d'Azil, Pyrénées), ont laissé des galets peints de signes symboliques identiques aux signes berbères : ils seraient venus du Maghreb par l'Espagne » (1976, p. 5). Les déplacements vers les autres contrées, à partir de l'Afrique du Nord, remontent à loin et les traces de cette influence sont aisément visibles.

L'évolution des signes que cet auteur retrace nous permet de déceler les points de ressemblance entre eux mais aussi de déterminer la « matrice » - si on peut l'appeler ainsi, ou l'idée primaire ayant gouverné l'élaboration de ces symboles. Nous reprendrons le premier caractère de l'alphabet (des alphabets) connu pour illustrer ce phénomène d'évolution impliquant des changements dans la forme mais permettant d'entrevoir toujours cette « idée primaire » sur laquelle est bâti le signe. Il s'agit ici de l'*alef*, l'*alpha* grec.

Comme signalé plus haut, il est un fait rarement, sinon jamais, remis en question car admis telle une évidence : beaucoup d'alphabets, à l'instar du grec et du latin, dériveraient du phénicien. Ainsi, le *A* latin viendrait du grec qui, lui, l'aurait emprunté au phénicien. Cet alphabet, le phénicien, utilise, pour nommer les caractères le composant, un système acrophonique. Cela renvoie à l'idée de nommer un caractère (une lettre) par la première lettre d'un objet, phénomène ou fait auquel elle réfère. Ainsi, le *A*, appelé *alef*

Alphabet tiffinagh : De la portée symbolique d'une écriture et de la nécessité de...

en phénicien, est nommé tel en référence au bœuf (taureau), qui se dit *alef* dans cette langue. Ce terme rejoint le grec sous la forme *alpha* et demeure en arabe presque tel quel : *alif*. Voyons les représentations formelles de ce signe dans différents alphabets pour retracer cette évolution.

Mais signalons d'abord, tel que relevé par J-B. Moreau, que « le dieu suprême des religions orientales et méditerranéennes archaïques était représenté par le Taureau, roi, père géniteur, l'ALPHA, le Commencement, son signe donnant la première lettre des alphabets » (1976, p. 19). Voici la représentation de l'évolution de ces symboles telle que rapportée par cet auteur :

Figure 3

Exemple d'évolution d'un signe symbolique en lettre d'alphabet (Moreau, 1976, p. 19).



Le signe du
taureau

Alef.
Sémitique

Phénicien

Alpha grec

A latin



Tête de taureau
Provenance : Wetterau (Allemagne)



Représentation de la tête du taureau, ou
du bœuf, par les potières de Maatkas

Beaucoup d'auteurs ont déjà mentionné le rôle et la place du taureau dans la mythologie amazighe. Non seulement la mythologie mais aussi des faits d'Histoire mentionnent certaines anciennes pratiques où cet animal est impliqué. G. Camps écrit : « Au moment d'engager le combat, les Laguatan [ancienne tribu amazighe] lâchaient sur l'ennemi un taureau représentant leur dieu Gurzil » (1999, p. 01). Cet auteur précise en outre que « cette divinité jouissait d'un culte organisé qui semble avoir dépassé celui qui était rendu aux dieux locaux africains ou aux simples génies » (Camps, 1999, p. 01). Même de nos jours, certaines vieilles Kabyles aiment à croire que la Terre est portée sur la corne d'un taureau. Les secousses qu'elle subit seraient dues à la fatigue du taureau qui la fait passer d'une corne vers une autre pour se reposer.

Retenons ainsi, à travers la figure 3, qu'une représentation de cette divinité dans l'art amazigh a existé depuis l'antiquité et demeure reproduite dans la poterie kabyle jusque de nos jours. Mais le plus important demeure le fait que, dans le tfinagh / libyque, ce signe n'a pas évolué vers la lettre *A* mais plutôt vers le *F*.

Ce caractère, tel que reproduit dans le tfinagh / libyque rappelle incontestablement ce symbole. Nous avons, comme pour un bon nombre d'autres caractères de cet alphabet, plusieurs variantes qui indiquent la possibilité de choix de l'orientation dans l'écriture : . Mais il est à noter aussi, comme le signale Mebarek (2004), que dans beaucoup d'alphabets, les deux lettres à valeur *A* et

F se ressemblent graphiquement. Dans l'alphabet runique, le *A* est représenté par un caractère rappelant clairement le *F* et ce dernier, qui figure la première lettre de cet alphabet, est représenté par un caractère nettement distinct du *F* et du *A*. Ces données ont amené à se pencher sur la valeur originelle de ce signe \mathbb{X} . Serait-ce un *f* ou un *a* ?

Figure 4

Alphabet runique. Représentation des deux lettres F et A.

$\mathbb{F} = F$. $\mathbb{A} = A$

Un autre signe se retrouve aussi dans différents alphabets et semble découler directement de cette tradition méditerranéenne imprégnée de ces symboles amazighs. Il s'agit du signe *r* représenté par un cercle dans le tifinagh/libyque \circ . La tradition évoque en premier, s'agissant de ce symbole, un personnage de premier plan, le dieu Soleil égyptien Ra (Rê) souvent représenté avec une tête de faucon sur laquelle est posé un disque solaire. J. B. Moreau rappelle, de son côté, que ce signe existe même dans la Chine archaïque, - un cercle avec un point au centre \odot -, et fait aussi référence au soleil.

En rappelant toute l'influence que ce dieu a exercé sur toute l'Égypte et un bon nombre de tribus amazighes, Mebarek souligne que ce sont autant ces dernières qui lui vouaient un culte. Elle ajoute : « En Égypte les divinités lunaire et solaire sont souvent confondues en une seule et même entité » (2004, p. 103). Comme le dieu Soleil, la lune, Ieru (qui rappelle le terme *ayyur*), divinité de l'antiquité, est

« représentée par un personnage dont la tête est radiée comme le serait celle d'une divinité astrale » (Camps, 2001, p. 02).

Mais, et c'est là l'essentiel de ce que nous aimerions retenir, le terme *ayyur* (*aggur*), paraît avoir comme sens initial « *disque astral* », c'est ce qu'affirme S. Chaker quand il fait référence à « certaines expressions kabyles (*aggur n tziri*, « pleine lune », *aggur n yittij* « disque solaire ») [qui] semblent bien indiquer que le sens premier de l'*ayyur* a dû être « disque astral » (2013, p. 02). Le cercle, aspect formel -signifiant-, rejoint ainsi le référent, le disque astral qui, par métonymie, représente les divinités *Rê* et *Ieru*. Sur le plan phonique, le phonème *r* se retrouve dans les deux mots et porte en lui l'idée de révolution (retour cyclique – mouvement circulaire), propre à ces deux astres, la lune et le soleil.

Tout cela nous mène à poser que la provenance de ces caractères et leur évolution s'expliquent davantage quand nous tenons compte d'éléments culturels - linguistiques et symboliques - venant d'un fonds commun méditerranéen et principalement amazigh.

5.2. Du libyque/tifinagh au latin et autres alphabets

Les données regroupées plus haut témoignent ainsi de la provenance de certains de ces symboles. Nous aimerions, dans cette partie, suivre de plus près certains caractères à travers plusieurs de leurs manifestations dans certains alphabets.

Avant cela, nous aimerions signaler que nous postulons que le fonds commun libyque / tfinagh pourrait être vu comme une banque de signes constitutive de tous les alphabets. La majorité des grands alphabets auraient puisé de cette banque, directement ou indirectement.

Ce fonds commun libyque / tfinagh n'a pas connu de stabilisation dans l'orientation de l'écriture. Cette caractéristique pourrait être signe de l'antériorité de celle-ci par rapport à d'autres alphabets, mais c'est elle qui permet aux autres alphabets de puiser plus aisément de ses signes. La variation dans le même signe que cela offre permet aux autres langues de « spécialiser » ces signes en leur consacrant une seule orientation et une seule valeur. Ainsi, selon Mebarek T. (2003), le signe à valeur *i* en libyque a donné lieu aux caractères suivants : **N Z Σ ↶ ↷ √**

Tous ces signes se retrouveront dans plusieurs alphabets, souvent avec attribution de valeurs autres. Voici certaines des langues ayant emprunté ce signe⁴ :

⁴ Ces données sont puisées principalement de Mebarek T. (2004), (2015).

- **Phénicien ancien**

𐤆 → A valeur /i/
𐤇 → A valeur /n/

- **Grec ancien**

Ϟ → A valeur /i/
ϙ ϛ Ϝ → A valeur /s/

- **Ibérique**

ⵍ → A valeur /ki/, /gi/
ⵎ → A valeur /i/
ⵏ → A valeur /n/

- **Vieux hongrois**

Z → A valeur /z ? /
N → A valeur /e/

- **Punique**

𐤆 → A valeur /i/

- **Néo-punique**

𐤆 → A valeur /i/

- **Sud-arabique**

ⵍ ⵎ ⵏ → A valeur /n/

- **Runes anglo-saxonnes**

ⱆ → A valeur /s ? /

Voici un deuxième exemple de signe ayant un peu moins varié. Il s'agit du signe libyque C, représenté aussi sous la forme ⵍ et qui a valeur de /s/ dans cet alphabet.

Etrusque

ⵍ → A valeur /k/

Osque, ombrien

ⵍ → A valeur /v/

Falisque

ⵍ → A valeur /k/ et /g/

• **Latin**

C → A valeur /k/

• **Cyrillique**

С → A valeur /s/

Notons que des langues, tel que le français, peuvent consacrer deux valeurs au même signe. Ainsi, le C peut se prononcer /s/ ou /k/, comme dans cinéma /sinema/ ou café /kafe/.

Les éléments ici regroupés posent l'idée de la nécessité de revoir certains faits classés comme évidents, le cas notamment de

certaines attitudes qui posent, comme le souligne Mebarek, que « dès qu'il s'agit de civilisations anciennes, la référence est immédiate : Orient et Egypte pharaonique » (2015, p. 75). Il en va de même de cette « idée reçue » selon laquelle tous les alphabets, le latin et le grec entre autres et nécessairement aussi le libyque, viendraient du phénicien qui, lui, dériverait des signes hiéroglyphiques égyptiens. A la vérification, cette idée paraît davantage tenir de l'idéologique que de données scientifiques avérées.

Tenant compte de données établies, entre autres l'existence de ces signes dans les gravures rupestres et l'art préhistorique, nous ne pouvons que conclure à l'antériorité de l'écriture libyque par rapport aux (à d') autres alphabets. Cet art duquel dérive ces signes demeure le même de nos jours dans son aspect géométrique avec la récurrence des mêmes caractères à l'exemple du chevron, de la croix, du trait (seul ou multiplié). Le fait que cette écriture « obéisse à des règles géométriques : notion de droite, de parallèle, d'angles droits ... permettant un certain nombre de variantes de signes (exemple N et Z) » (Mebarek, 2015, p. 88), cela a permis à d'autres écritures de s'en inspirer et ont, dès lors « spécialisé » ces signes en leur consacrant le plus souvent une seule valeur.

Les signes de l'écriture libyque / tifinagh viendraient ainsi d'un fonds méditerranéen commun nettement influencé par l'art nord-africain amazigh. Un regard nouveau sur cette écriture est nécessaire pour revivifier sa portée symbolique mais aussi et surtout

pour trouver moyen de lui consacrer des usages conséquents qui vont au-delà de l'acte symbolique.

6. Pour la consécration d'un nom à un domaine

A l'exemple de ces disciplines qui étudient des périodes de l'Histoire et des régions du monde, telle que l'égyptologie, la sinologie, ou encore l'iranologie, il nous paraît nécessaire de consacrer un nom bien spécifique au champ se chargeant d'étudier des faits en rapport au domaine amazigh, en général, et particulièrement aux écritures ayant vu le jour au sein de l'espace nord-africain – méditerranéen.

Le champ en lui-même est d'une certaine manière déjà consacré. Des études très approfondies touchant tous les aspects de ce vaste monde ont depuis longtemps vu le jour. Notre propos porte surtout sur la nécessaire consécration d'une dénomination à ce champ. Des termes paraissent déjà prêts à être choisis. Le premier qui viendrait en tête serait celui de *berbérologie*. Celui-ci n'est pas tout à fait un néologisme car l'une de ses premières apparitions remonterait à 1957, sous la plume de Georges-Henry Bousquet qui écrit : « la berbérologie, s'il est permis de forger ce terme, est une science presque uniquement française, ce que l'histoire et la géographie expliquent aisément » (1967, p. 05). Cette « dépendance » vis-à-vis de la France, en plus d'une certaine péjoration de laquelle le terme *berbère* n'arrive pas à complètement se défaire, n'ont pas donné l'occasion à ce terme de s'implanter.

Alphabet tifinagh : De la portée symbolique d'une écriture et de la nécessité de...

Certains lui préféreraient ainsi le terme *amazighologie*, beaucoup voit celui-ci comme idéologiquement plus neutre.

Mais d'aucuns ont aussi parlé de libyologie. Ce serait une science qui n'est pas tout à fait étymologisante car elle prend le chemin inverse de cette dernière. Lionel Galand nous dit à son propos :

À l'inverse de l'étymologie, qui remonte le temps et part d'un mot pour retrouver une forme antérieure de ce mot, la « libyologie » descend le temps et part d'un portrait assez flou, déformé par les copistes ou privé des couleurs vocaliques, pour tenter de le reconnaître dans la foule des visages d'aujourd'hui (2002, p. 260).

Aussi, sur la base de *tifinagh*, le terme *tifinaghologie* a été avancé par T. Hamadache qui plaide pour « un programme de recherche pluridisciplinaire [duquel] un champ de recherche, la « tfinaghologie » pourrait éventuellement en découler » (2019, p. 72).

En somme, quel que soit le terme choisi, l'essentiel demeure cette nécessité de prise en charge, d'une manière plus pratique, de tout ce qui a trait aux alphabets libyco-amazighs afin de revivifier leur valeur symbolique et de leur restituer leur place car, au-delà du constat, il faudra tenir compte du fait que « l'écriture symbolique [...], dans l'art traditionnel berbère, né de la préhistoire [...] est elle-même à la source des écritures méditerranéennes, de l'Ibérie au Moyen-Orient, dont les lettres sont empruntées au mode graphique des symboles de bases » (Moreau, 1976, p. 10).

Les arguments ici regroupés plaident ainsi en faveur de la nécessité de rompre avec cette posture dévalorisant les signes et les symboles amazighs. C'est là le premier pas qui mènera vers l'actualisation de ces objets pour les mettre en adéquation avec les exigences modernes. Tel que relevé plus haut, il n'y a pas eu, apparemment, de tradition d'écriture pré-alphabétique au Maghreb, cela ne doit pas constituer un argument pour nier l'influence exercée par les alphabets lybico-amazighs sur différents autres alphabets. Valoriser cet aspect participera à la réappropriation de toute la symbolique rattachée à ces alphabets et, partant, à redynamiser leur usage effectif au sein des sociétés qui les ont vus naître.

Liste des références

- Ait Ali Yahia, S. (2008). *Les stèles à inscriptions libyques de la Grande Kabylie*. Editions L'odyssée.
- Bourdieu, P. (1984). *Ce que parler veut dire : L'économie des échanges linguistiques*. Editions Fayard.
- Bousquet, G-H. (1957). *Les Berbères*. Collection « Que sais-je ? » n° 718, Presses Universitaires de France. 3^{ème} édition mise à jour.
- Camps, G. (1999). « Gurzil », Encyclopédie berbère, 21 | 1999, document G90, consulté le 22 mars 2023. <https://doi.org/10.4000/encyclopedieberbere.1824>. OpenEdition Journals.
- Chaker, S. (2002, 02, 02). *L'écriture libyco-berbère. Etat des lieux, déchiffrement et perspectives linguistiques et sociolinguistiques*. [Contribution à colloque]. Colloque annuel de la SHESL, Lyon-ENS.

https://www.centrederechercheberbere.fr/tl_files/doc-pdf/libyque.pdf

Chaker, S. (2008). « Libyque : écriture et langue », Encyclopédie berbère, 28-29, document L24, consulté le 23 mars 2023. <https://doi.org/10.4000/encyclopedieberbere.344>. OpenEdition Journals.

Chaker, S. (2013). « Lune », Encyclopédie berbère, 28-29, document L33b, consulté le 13 avril 2023. <https://doi.org/10.4000/encyclopedieberbere.368>. OpenEdition Journals.

Chaker, S. (2023). *Diachronie berbère. Linguistique historique et libyque*. Editions Achab.

Chaker, S. & Hachi, S. (2000). A propos de l'origine et de l'âge de l'écriture libyco-berbère. Dans S. Chaker (dir.), *Études berbères et chamito-sémitiques, Mélanges offerts à Karl-G. Prasse*, (pp. 95-111). Editions Peeters.

Chaker, S. et Camps, G. (2001), « Ieru ». Dans *Encyclopédie berbère* (24). <https://doi.org/10.4000/encyclopedieberbere.1532>. OpenEdition Journals.

Claudot Hawad, H. (2005). Les tfinagh comme écriture du détournement : Usages touaregs du XXI^e siècle. *Études et Documents Berbères* (23), pp. 5-30. <https://doi.org/10.3917/edb.023.0005>

Galand, L. (2002). Interrogations sur le libyque. *Antiquités africaines*, (38-39), pp. 259-266. <https://doi.org/10.3406/antaf.2002.1359>

Hamadache, T. (2019). *Tifinagh antiques, culturelles et contemporaines. Un aperçu alphabétique, linguistique et historique documenté*. Editions Tira.

Judas, A. (1862). De L'écriture Libyco-Berbère. *Revue Archéologique*. Nouvelle Série, (6), pp. 157-178. <https://www.jstor.org/stable/41746923>

Mohand HADDAD

Mebarek (Slaouti), T. (2004). *L'alphabet latin serait-il d'origine berbère ?* Editions L'Harmattan.

Mebarek (Slaouti), T. (2015). *Langue et écriture ancestrales de l'Afrique du Nord et du Sahara*. Editions Universitaires Européennes.

Moreau, J-B. (1976). *Les grands symboles méditerranéens de la poterie algérienne*. SNED.

Prasse, K-G. (1972). Manuel de grammaire touarègue (tahaggart), I., Copenhague, Editions de l'Université ; “ Ecriture ”, p. 145–161.

Servier, J. (2003). *Les Berbères*. PUF. « Que sais-je ? ».

